

## Introduction

### L'ÉNIGME DES BRIS DE MACHINES

S'interroger sur les « bris de machines » à l'aube de l'ère industrielle c'est partir en quête d'un phénomène « bizarre » pour reprendre le mot de l'historien Henri Hauser qui notait, dès 1934, qu'« il y aurait toute une étude à faire sur le détail de cette agitation révolutionnaire d'un genre spécial, bizarre conclusion au siècle du "progrès des lumières"<sup>1</sup> ». Ces violences ouvrières sont en effet propices à de nombreux malentendus et à beaucoup d'ambiguïtés. Depuis deux siècles, la question des bris de machines s'apparente à une énigme qui n'a cessé de susciter l'interrogation et l'étonnement. Récemment, l'intérêt pour ce type d'actions s'est renforcé en dehors du seul champ académique, une certaine fascination a même pu se développer pour les briseurs de machines peints sous les traits romantiques des premiers résistants à un ordre industriel tyrannique<sup>2</sup>. Mais les bris de machines ne sont pas un phénomène transparent. Ils conservent une forme d'étrangeté pour l'observateur contemporain. Comme les émeutes frumentaires, avec lesquelles elles ont de nombreux points communs, les émeutes contre les machines ont suscité des lectures et des interprétations très diverses. Qu'appelle-t-on bris de machines? Existe-t-il une homogénéité de ce phénomène par delà l'éclatement de l'objet en une multitude de contextes et de situations singulières? Qu'est ce que ces violences peuvent nous apprendre de la société industrielle et de son émergence? La construction des « bris de machines » en objet d'étude s'est opérée progressivement. Les approches les plus riches de ce phénomène se sont d'abord développées en Grande-Bretagne du fait de l'ampleur des émeutes à l'époque du luddisme (1811-1816) et de l'intérêt ancien de l'histoire économique et sociale britannique pour ces violences.

#### **Du luddisme aux bris de machines : l'invention de l'objet**

Dès le début du xx<sup>e</sup> siècle, les historiens de la « révolution industrielle » anglaise s'emparent du phénomène des bris de machines qu'ils interprètent de deux façons distinctes. L'histoire économique, persuadée que le triomphe de la mécanisation était inévitable et que le machinisme était « l'élément fondamental de la grande industrie moderne », voit ces violences comme des réactions spontanées et archaïques à la

---

1. H. HAUSER, « Grégoire, Chaptal et le procès de la machine », mémoire lu au congrès des sociétés savantes de 1934, *Commission de recherche et de publication des documents relatifs à la vie économique de la Révolution*, Mémoires et documents, 1935, p. 279-285.

2. Voir la traduction récente du plaidoyer néo-luddite de K. P. Sale, *La Révolte Luddite. Briseurs de machines à l'ère de l'industrialisation*, Paris, L'Échappée, 2006.

misère. On trouve ce point de vue aussi bien chez Paul Mantoux que chez ses disciples de l'entre-deux-guerres, comme le grand spécialiste de la « révolution industrielle » Thomas Ashton<sup>3</sup>. Pour ces auteurs, les bris de machines sont des réactions de violences spontanées, l'expression de la routine et de l'ignorance du Peuple. Les ouvriers se comporteraient « comme les animaux de laboratoire réagissant au courant électrique<sup>4</sup> ». Dès cette époque, pourtant, l'histoire sociale plus compréhensive des époux Hammond propose une lecture plus attentive à l'impact des nouvelles méthodes et aux contextes qui justifiaient le mécontentement populaire<sup>5</sup>.

Dans l'article fondateur qu'il consacre aux « briseurs de machines » en 1952, Eric Hobsbawm suggère de s'écarter des nombreuses « idées fausses » (*misconceptions*) qui encombrant la compréhension de ce phénomène. Il propose de distinguer le « ludisme » (1811-1816), nom donné à des violences essentiellement britanniques, très circonscrites dans le temps et l'espace, du phénomène plus général des bris de machines qui accompagne l'industrialisation de la plupart des pays européens. Il appelle surtout à faire preuve de prudence dans l'analyse des intentions des acteurs en introduisant la notion de « négociation collective par l'émeute ». Les bris de machines ne reflètent pas toujours une hostilité envers les machines en tant que telle, ils constituent souvent une forme d'action pré-syndicale, un moyen de pression efficace sur les maîtres pour éviter les baisses de salaire ou les modifications brutales des conditions de travail<sup>6</sup>.

Chez Hobsbawm, l'étude des briseurs de machines inaugurerait un intérêt plus large pour les figures des « primitifs de la révolte » qui allaient irriguer ses travaux ultérieurs<sup>7</sup>. À la même époque, ce monde marginal des luddites, des bandits et des journaliers agricoles révoltés intéressait peu l'historiographie ouvrière française<sup>8</sup>. Chaque relecture de la révolution industrielle a ensuite suscité un déplacement du regard et un approfondissement de l'analyse. L'œuvre de l'historien E. P. Thompson marque une étape décisive dans ce processus en inaugurant une « *New Labor History* » attentive à la diversité des expériences qui façonnent les identités sociales ouvrières. Dans *La Formation de la classe ouvrière*, le chapitre consacré au mouvement luddite, intitulé « une armée de justiciers », constitue un livre dans le livre. Thompson rejette l'idée selon

3. P. MANTOUX, *La Révolution industrielle : Essai sur les commencements de la grande industrie en Grande-Bretagne*, Paris, Gélin, 1959 [1906], p. 420; T. S. ASHTON, *The Industrial Revolution, 1760-1830*, Londres, OUP, 1948 [trad. fr. 1955], p. 154.

4. E. J. HOBBSAWM, « The machine-breakers », *Past and Present*, 1952, n° 1, p. 52, p. 57-70; trad. fr. : « Les briseurs de machines », *RHMC*, 53bis, supplément 2006, p. 13-28, cité p. 14.

5. B. HAMMOND, J. L. HAMMOND, *The Skilled Labourer, 1760-1832*, Londres, Longmans, 1919.

6. E. J. HOBBSAWM, « Les briseurs de machines », *loc. cit.*, p. 15.

7. « The Luddites in the Period 1779-1830 », in L. M. MUNBY (ed.), *The Luddites and other Essays*, Londres, Michael Katanka, 1971, p. 33-56 [1956]; E. J. HOBBSAWM, *Les primitifs de la révolte dans l'Europe moderne*, Paris Fayard, 1963 [1959]; E. J. HOBBSAWM, G. RUDÉ, *Captain Swing*, Londres, Lawrence and Wishart, 1969; E. J. HOBBSAWM, *Bandits*, Londres, Weidenfeld and Nicolson, 1969 [trad. fr. *Les bandits*, Paris, Maspero, 1972].

8. M. LÖWY, « Du capitaine Swing à Pancho Villa. Résistances paysannes au capitalisme dans l'historiographie d'Eric Hobsbawm », *Diogenes*, n° 189, 2000, p. 3-10.

laquelle la classe ouvrière naîtrait mécaniquement de la révolution industrielle. Elle naît plutôt de l'expérience que les ouvriers font des transformations économiques à partir de leur propre culture, marquée à la fois par les traditions religieuses et contestataires, et par les héritages du radicalisme populaire<sup>9</sup>. Il ne s'agit pas simplement d'un « mouvement fruste et spontané de travailleurs manuels illettrés, s'opposant aveuglément à l'introduction des machines », le luddisme « fut un mouvement quasi insurrectionnel, constamment à la limite d'objectifs révolutionnaires plus vastes<sup>10</sup> ». Mais il faut aussi distinguer le luddisme proprement dit et la tradition plus ample des bris de machines<sup>11</sup>.

Après Thompson l'historiographie s'est développée dans plusieurs directions<sup>12</sup>. L'étude du luddisme, dans lequel les bris de machines ne représentent qu'un mode d'action parmi d'autres, a été renouvelée par une plus grande attention au langage des acteurs. Le mouvement apparaît ainsi comme le résultat de la propagation d'un langage identique dans des contextes économiques et sociaux très différents<sup>13</sup>. D'autres historiens scrutent quant à eux la question des résistances sociales à l'industrialisation. Là où Hobsbawm et Thompson faisaient de la machine un prétexte secondaire, ces travaux ont cherché à prendre au sérieux la question de l'acclimatation du changement technique et du nouvel ordre productif. Adrian Randall a ainsi étudié les réactions ouvrières à l'introduction du machinisme dans l'industrie lainière britannique avant la période du luddisme<sup>14</sup>. En étudiant les structures communautaires et l'organisation du travail, il a tenté de reconstruire les facteurs locaux qui expliquent les réactions de la main-d'œuvre face aux machines. S'appuyant sur les renouvellements de l'historiographie économique, certains ont proposé de voir dans les bris de machines non plus des manifestations d'opposition à une industrialisation conçue sur un modèle inéluctable et linéaire, mais des propositions alternatives en faveur d'autres trajectoires technologiques<sup>15</sup>. Dès lors, la question n'est plus de savoir, comme dans la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle, si les briseurs de machines étaient hostiles au progrès. Désormais ce sont les catégories de « progrès technique », « d'innovation » ou de « croissance » elles-mêmes qui sont discutées, et les bris de machines deviennent des voies d'entrée pour historiciser ces notions issues des bouleversements idéologiques du xix<sup>e</sup> siècle.

9. E. P. THOMPSON, *La Formation de la classe ouvrière anglaise*, Paris, EHESS-Gallimard/Le Seuil, 1988 [1963], chap. 14 : « Une armée de justiciers », p. 426-543.

10. *Ibid.*, p. 499.

11. La lecture Thompsonienne suscite de vifs débats par la suite : M. I. THOMIS, *The Luddites: Machine-Breaking in Regency England*, Newton Abbot, Archon Books, 1970 ; F. K. DONNELLY, « Ideology and Early English working-class history: Edward Thompson and his critics », *Social History*, 1976, n° 2, p. 219-238.

12. V. BOURDEAU, F. JARRIGE et J. VINCENT, *Les Luddites. Bris de machine, économie politique et histoire*, Maisons-Alfort, Ère, 2006, p. 101-142.

13. K. BINFIELD (ed.), *Writings of the Luddites*, Baltimore, The John Hopkins University Press, 2004.

14. A. RANDALL, *Before the Luddites: Custom, Community and Machinery in the English Woolen Industry, 1776-1809*, Cambridge, CUP, 1991.

15. A. NUVOLARI, « The "Machine Breakers" and the Industrial Revolution », *The Journal of European Economic History*, vol. 31, n° 2, 2002, p. 393-426.

## L'ubiquité d'une pratique en Europe

Si les briseurs de machines sont, depuis un siècle, au cœur de nombreuses interrogations outre-Manche, en revanche ils ont moins retenu l'attention sur le continent. Il est vrai que, face à la précocité de l'industrialisation britannique et aux bouleversements sociaux qu'elle suscite, le monde ouvrier français reste plus hétérogène et plus longtemps enraciné dans le monde rural<sup>16</sup>. Par ailleurs, l'influence du marxisme orthodoxe sur l'historiographie ouvrière française a longtemps contribué à focaliser l'attention sur les leaders charismatiques, les organisations syndicales structurées plutôt que sur les briseurs de machines rejetés dans les limbes d'un « primitivisme des luttes<sup>17</sup> ». Pourtant, loin de se limiter à l'Angleterre, ces violences se retrouvent sur l'ensemble du continent.

À la veille de la Première Guerre mondiale, Charles Schmidt invitait déjà à « une enquête systématique pour étudier la résistance au machinisme et faire un tableau complet des conflits qu'il provoque » en France<sup>18</sup>. Dans l'entre-deux-guerres, l'historien américain Frank Manuel reprend le dossier en étudiant le « mouvement luddite en France<sup>19</sup> ». Le silence est de nouveau rompu dans les années 1970 par Michelle Perrot qui étudie « les ouvriers et les machines en France dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle » dans la lignée de ses travaux sur les grèves<sup>20</sup>. Plus récemment, l'effondrement apparent du mouvement ouvrier et le développement des critiques du monde industriel ont favorisé l'intérêt pour ces violences<sup>21</sup>. En 2000, alors que le conflit de Cellatex dans les Ardennes relançait l'intérêt pour les actes de sabotages, *Le Monde* consacrait une tribune à l'histoire des briseurs de machines<sup>22</sup>. Jeff Horn a vu récemment dans les bris de machines de l'époque révolutionnaire une « autre grande peur » décisive pour comprendre les spécificités de l'industrialisation française<sup>23</sup> ; et Gérard Gayot s'est intéressé aux briseurs de machines de Verviers en Belgique<sup>24</sup>.

16. G. NOIRIEL, *Les Ouvriers dans la société française (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Le Seuil, 1986, chap. 1.

17. J. BRUHAT, *Histoire du mouvement ouvrier français. De la Révolution à l'insurrection lyonnaise*, Paris, Éditions sociales, 1952, p. 202-203.

18. C. SCHMIDT, « Les débuts de l'industrie cotonnière en France, 1760-1806 », *Revue d'histoire économique et sociale*, 1913, vol. 7, p. 16-55; *Id.*, « Un épisode de l'histoire du machinisme en France : les premiers "luddites" de l'Isère en 1819 », *La Révolution française*, 1903, vol. XLIV, p. 551-561.

19. F. R. MANUEL, « The Luddite movement in France », *Journal of modern History*, 1938, vol. 10, n° 2, p. 180-211.

20. M. PERROT, « Les ouvriers et les machines en France dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle », *Recherches*, n° 32-33, 1978, p. 347-373; F. GAILLOT, *La Résistance ouvrière aux machines en France de 1815 à 1847*, mémoire de maîtrise, M. PERROT (dir.), Paris VII, 1976-1977.

21. N. CHEVASSUS-AU-LOUIS, *Les Briseurs de machines. De Ned Ludd à José Bové*, Paris, Le Seuil, 2006.

22. J.-L. ROBERT, « Contre la machine », *Le Monde*, 19 septembre 2000.

23. J. HORN, « Machine-breaking in England and France during the Age of Revolution », *Labour/Le Travail*, 55, n° 2, 2005, p. 143-166; *Id.*, *The Path Not Taken. French Industrialization in the Age of Revolution, 1750-1830*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 2006, p. 89-126.

24. G. GAYOT, « La classe ouvrière saisie par la révolution industrielle à Verviers, 1800-1810 », *Revue du Nord*, t. 84, n° 347, 2002, p. 633-666; C. CHALMIN, *La Guerre des hommes contre les machines (1815-1848)*, maîtrise d'histoire, G. Gayot (dir.), Lille III, 2003.

Durant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, le phénomène des bris de machines ne se limite ni à l'Angleterre, ni à la France et la Belgique. Il émerge partout où les nouvelles méthodes de production sont imposées, mais avec une intensité variable selon les singularités des structures économiques locales. Si le « "luddisme" est presque inconnu » dans la péninsule italienne, où les liens avec le monde rural restaient forts<sup>25</sup>, en revanche, des émeutes de grande ampleur ont lieu en Catalogne lorsque l'industrie du coton se modernise dans les années 1820-1830. En 1821, 1 800 paysans qui complétaient leurs revenus grâce au travail de la laine à domicile marchent ainsi sur la ville d'Alcoy et y détruisent 17 machines avant de se disperser. En 1835, à Barcelone, l'usine modèle de Bonaplata est complètement détruite lors d'un soulèvement des travailleurs hostiles aux nouveaux procédés<sup>26</sup>. Dans l'Empire des Habsbourg, les régions les plus industrialisées connaissent le même phénomène dans les années 1840. En Bohême, des bris de machines à imprimer des calicots sont signalés dans la banlieue de Prague en juin 1844, puis des métiers à filer mécaniques à Liberec en juillet<sup>27</sup>. À Prague, les ouvriers typographes profitent de la révolution de 1848 pour demander l'interdiction des presses mécaniques<sup>28</sup>. Dans l'Allemagne du *Zollverein*, des révoltes contre les premiers métiers à tisser mécaniques et contre les filatures de lin à la machine sont recensées en Silésie et en Westphalie<sup>29</sup>.

### **Bris de machines et construction sociale des techniques : quelques problèmes de méthodes**

Ces destructions ne sont pas une simple réaction technophobe révélant l'obscurantisme et l'ignorance des foules. Les évolutions de la sociologie et de l'histoire des trente dernières années ont montré que les sciences et les techniques étaient des activités sociales à part entière qui ne pouvaient être pensées simplement sur la base d'un progrès continu et nécessaire. L'évolution des techniques suit un cours sinueux, elle mobilise des groupes sociaux divers et est toujours façonnée par la confrontation entre des intérêts et des projets concurrents<sup>30</sup>.

25. A. DEWERPE, *L'Industrie aux champs, essai sur la proto-industrie en Italie du Nord (1800-1880)*, Rome, EFR, 1984, p. 460 ; S. MERLI, *Proletariato di fabbrica e capitalismo industriale. Il caso italiano (1880-1900)*, Florence, La Nuova Italia, 1973, p. 459-469 : « La lotta contro la macchina e la fabbrica ».

26. M. ORDA, *Lucha de clases e industrializacion. La formacion de una conciencia de clase en una ciudad obrera de Pais Valencia (Alcoi, 1821-1873)*, Valencia, 1980 ; J. K. THOMSON, *A distinctive industrialization, cotton in Barcelona (1728-1832)*, Cambridge, CUP, 1992, p. 307-308.

27. J. KORALKA, « Protestation against Technological Innovation: Machine-Breaking in the Bohemian and Moravian Textile and Industrie in the XIX<sup>th</sup> century », in *Innovation technologique et civilisation (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, Paris, CNRS, 1989, p. 229-243.

28. S. Z. PECH, *The Czech Revolution of 1848*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1969, p. 294.

29. P. BENAERTS, *Les Origines de la grande industrie allemande, essai sur l'histoire économique de la période du Zollverein (1834-1866)*, Paris, Turot, 1932, p. 393-394.

30. D. NOBLE, *Forces of production: A social history of industrial automation*, New York, A. Knopf, 1984 ; M. AKRICH, M. CALLON, B. LATOUR, « À quoi tient le succès des innovations », *Annales des*

Les réactions face aux changements techniques s'insèrent dans des contextes mêlant expériences de travail et références culturelles singulières. Chaque technique nouvelle possède ses spécificités, affecte différemment le travail et les salaires de ceux qu'elle est chargée de remplacer. Cela implique d'étudier le fonctionnement des machines, d'être attentif à leur impact et aux négociations permanentes auxquelles elles donnent lieu au quotidien<sup>31</sup>. Questionner les bris de machines c'est aussi faire l'hypothèse qu'il n'existe pas deux réalités, le technique et le social, aux attributs fixes et déterminés, qui seraient irréductibles l'une à l'autre. L'arrivée du machinisme peut-être conçue comme l'irruption d'un nouvel acteur dans un ordre antérieur fondé sur un équilibre relatif. La question centrale est alors de voir comment la nouvelle machine s'insert dans l'équilibre antérieur. Comment la rencontre entre ces acteurs redéfinit leurs caractéristiques réciproques et façonne un nouvel équilibre plus ou moins stable<sup>32</sup>. C'est pourquoi, en donnant accès à des micro-controverses techniques et à de multiples négociations, les bris de machines offrent une voie d'entrée pour envisager la construction sociale des dispositifs techniques au début de l'industrialisation.

Pour comprendre le processus historique en cause, deux approches ont été privilégiées : l'étude des conflits et le comparatisme. Les conflits sont en effet des instants décisifs pour penser le fonctionnement des sociétés. Les moments de violences sont producteurs de discours, en particulier de la part des élites portant une attention inhabituelle aux travailleurs et à leurs préoccupations. L'étude de ces conflits passe par la compréhension des conditions de leur déclenchement, de leur impact dans l'imaginaire social, et des modalités de leur résolution.

D'autre part, nous avons fait le choix d'une approche comparatiste entre les trois pays moteurs de l'industrialisation européenne : l'Angleterre, la France et la Belgique. La dilatation de l'échelle d'analyse au-delà du local et du national permet de mieux saisir la spécificité de ce qui relève de chaque cas singulier, elle permet de croiser les terrains d'observations, de circuler entre le regard macro de l'industrialisation européenne, et le terrain micro des gestes pratiqués au sein de l'atelier. En dépit des différences de législations et de traditions d'organisation – les syndicats sont autorisés dès 1824-1825 en Grande-Bretagne alors qu'il faut attendre la fin de notre période,

---

*Mines*, série « Gérer et comprendre », juin 1988, p. 4-17 et décembre 1988, p. 14-29; P. FLICHY, *L'innovation technique. Récents développements en sciences sociales, Vers une théorie de l'innovation*, Paris, La Découverte, 1995; W. E. BIJKER, T. P. HUGHES, T. J. PINCH (eds.), *The Social Construction of Technological Systems. New Directions in the Sociology and History of Technology*, Cambridge (Mass.), The MIT Press, 1994 [1989]; D. PESTRE, « Pour une histoire sociale et culturelle des sciences. Nouvelles définitions, nouveaux objets, nouvelles pratiques », *AESC*, n° 50, mai-juin 1995, p. 1417-1453; *Id.*, *Introduction aux Science Studies*, Paris, La Découverte, 2006.

31. N. DODIER, *Les Hommes et les machines. La conscience collective dans les sociétés technicisées*, Paris, Métailié, 1995; Y. CLOT, Y. SCHWARTZ, *Les Caprices du flux : les mutations technologiques du point de vue de ceux qui les vivent*, Vigneux, Matrice, 1990.

32. K. GRINT, S. WOOLGAR, *The Machine at work. Technology, Work and Organization*, Londres, Polity Press, 1997, chap. 2.

1864 et 1866, pour que les grèves commencent à l'être en France et en Belgique – la comparaison aide à déjouer les pièges des fausses similitudes et à prendre en compte la circulation continue des techniques et des hommes.

Cette approche comparatiste rompt avec la tradition historiographique du sujet, essentiellement régionale ou nationale. Le processus d'industrialisation a été conçu dans le cadre des États-nations en opposant la Grande-Bretagne pionnière aux autres pays. L'histoire économique universitaire s'est constituée entre les années 1880 et les années 1930, au cours d'une période marquée par l'effervescence des nationalismes. Par la suite, les économistes du développement des années 1950-1960 reprirent le cadre national favorable à l'élaboration des agrégats statistiques<sup>33</sup>. Parallèlement, l'histoire sociale s'est également constituée dans un cadre essentiellement national en distinguant la formation précoce de la classe ouvrière britannique d'un monde ouvrier français resté proche du monde rural. Pourtant, l'attention aux territoires industriels et aux places de fabriques montre que l'expérience des tondeurs du Languedoc se rapproche de celles des tondeurs du Yorkshire et de la région verviétoise plutôt que de celle des fileurs alsaciens. Par ailleurs, durant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les trois pays entretiennent de nombreux liens : les ouvriers anglais circulent sur le continent où ils diffusent les nouveaux procédés, et l'économie politique anglaise influence les lectures faites de l'industrialisation européenne.

À la différence des émeutes frumentaires ou des rébellions contre l'autorité qui affectent l'ensemble du territoire, les émeutes contre les machines sont restreintes à quelques groupes et à certaines régions dominées par l'industrie<sup>34</sup>. En France, la centaine de conflits formant le cœur de cette étude se déploie donc en Normandie, région pionnière en matière de mécanisation du coton ; dans le Languedoc héritier d'une ancienne industrie du drap ; en Champagne dominée au sud par la bonneterie troyenne et au nord par l'industrie du drap rémoise ; à Paris, enfin, où se concentre un important milieu artisanal et où sont expérimentées de nombreuses innovations mécaniques. À cela s'est ajoutée l'étude de l'industrie textile anglaise, mieux connue, et de la Belgique. Rattachée à la France sous l'Empire, puis placée sous la tutelle hollandaise avant d'acquiescer l'indépendance en 1830, la Belgique était partie intégrante d'un ensemble qui couvrait aussi le nord de la France<sup>35</sup>. Elle entretenait de nombreuses relations avec les centres de production français et anglais d'où étaient importés de nombreux procédés. Nous ne procéderons donc pas à proprement parler à une étude comparée dans laquelle les trois cas nationaux occuperaient une place identique et symétrique. L'objectif est d'opérer des croisements intrinsèques à l'objet étudié, mais aussi de croiser

33. P. VERLEY, *La Révolution industrielle*, Paris, Gallimard, 1997, p. 99.

34. N. BOURGUINAT, *Les Grains du désordre. L'État face aux violences frumentaires dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, EHESS, 2002 ; A. LIGNEREUX, *La France Rébellionnaire. Les Résistances à la Gendarmerie (1800-1859)*, Rennes, PUR, 2008.

35. P. VERLEY, *La Révolution industrielle*, op. cit., p. 177 ; P. VERLEY, « Encore l'industrialisation belge au XIX<sup>e</sup> siècle : à propos de quelques travaux récents », *Revue d'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle*, n° 31, 2005/2, p. 117-142.

les échelles, de croiser les points de vue grâce à une démarche réflexive qui interroge les catégories à partir desquelles est pensé et construit le phénomène des bris de machines<sup>36</sup>.

## Les bris de machines ou la naissance conflictuelle de la société industrielle

Les bris de machines offrent un miroir permettant de comprendre la genèse des sociétés industrielles dans leurs dimensions à la fois techniques et économiques, mais aussi sociales et culturelles. Les contemporains ont conscience de vivre un moment de rupture au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>37</sup>. Ils en tirent une grande fierté et une certitude : celle d'être l'aboutissement d'une évolution inéluctable et d'être porteurs d'un projet universel. Les briseurs de machines qui s'opposaient aux *artefacts* techniques dans lesquels se réifiait le culte de la « modernité », ne pouvaient apparaître que comme les ennemis d'un progrès conçu comme un déploiement linéaire et nécessaire. Les bris de machines reflètent du reste des univers de représentation complexes. Le langage des acteurs lui-même résiste à l'emploi des catégories organisant le nouvel ordre discursif du monde industriel. En France les nouvelles techniques sont désignées comme des « tueuses de bras » ou des « casses bras », on les accuse de « couper les bras<sup>38</sup> ». En 1819, dans une pétition adressée au maire de Vienne (Isère), huit maîtres tondeurs dénoncent ainsi « la nouvelle construction d'une mécanique plus pernicieuse qu'utile nommée la Grande Tondeuse » qui annonce, selon eux, « la suppression générale des bras<sup>39</sup> ». À la même époque, des fileurs de coton de Paris rejettent les mécaniques anglaises « qui coupent les bras à tous les ouvriers<sup>40</sup> ». Ces formules auront la vie dure et cela dans des groupes très différents. En 1830, les typographes parisiens voient encore dans les presses mécaniques « des rivales qui viennent nous casser les bras<sup>41</sup> ». Après la révolution de février 1848, les coupeuses de poils de lapin se plaignent à leur tour de la multiplication des mécaniques, « ce qui coupe les bras aux ouvrières, aggrave leur triste position et leur ôte le pain de la main<sup>42</sup> ». À Lyon, les ouvriers « ont brisé des métiers de barre qui, disent-ils, leur coupaient souvent les bras<sup>43</sup> ». L'invocation récurrente des « bras » renvoie à la perception singulière des formes de la propriété : pour les ouvriers, les bras forment la propriété de base des individus, ils symbolisent à la fois le travail incorporé et les compétences acquises au terme d'un long apprentissage.

36. M. WERNER, B. ZIMMERMANN (dir.), *De la comparaison à l'histoire croisée*, Paris, Le Seuil, 2004.

37. C. A. BAILY, *La Naissance du monde moderne (1780-1914)*, Paris, L'Atelier/Le Monde diplomatique, 2006, p. 20-21.

38. L'expression « tueuse de bras » est utilisée par les travailleurs normands à l'époque révolutionnaire, cité par E. Pérrée, *Les Origines de la filature mécanique, le coton en Normandie*, Rouen, 1922 ; J.-M. CHAPLAIN, *La Chambre des tisseurs. Louviers, cité drapière (1680-1840)*, Seyssel, Champ Vallon, coll. « milieux », Paris, 1984, p. 81-83 : « Les retombées sociales des "tueuses de bras" ».

39. AN, F<sup>7</sup> 9786 : Vienne, le 18 janvier 1819 (8 signatures).

40. AN, F<sup>12</sup> 2295 : Pétition des fileurs de coton de Paris [13 signatures], s.d.

41. *L'Artisan*, n° 2, 3 octobre 1830.

42. AN, F<sup>12</sup> 4898 : Pétition des coupeuses de poils de lapin [13 signatures], Paris, 13 mars 1848.

43. *Le Censeur, Journal de Lyon*, 2 et 3 juin 1848, n° 4201.

Alors que les outils du métier étaient le prolongement du corps, les machines de l'ère industrielle deviennent au contraire des éléments d'étrangeté inorganique<sup>44</sup>.

En étudiant ces violences industrielles, leurs contextes socio-techniques et les univers culturels dans lesquels elles se déploient, nous tenterons donc d'éclairer le mouvement dialectique incessant à travers lequel s'opère la genèse de la société industrielle. Plutôt qu'un processus linéaire et inéluctable, celle-ci fut en effet le résultat d'une confrontation permanente entre des pratiques et des imaginaires concurrents<sup>45</sup>. Comme l'écrivait Ernest Labrousse il y a quarante ans : « Nous avons fait jusqu'ici l'histoire des Mouvements, nous n'avons pas fait assez l'histoire des Résistances [...] La résistance de la mentalité en place est un des grands facteurs de l'histoire lente<sup>46</sup>. » Les bris de machines permettent d'envisager cette histoire des résistances, et de saisir comment s'opère, au plus près des acteurs et de leurs représentations, la genèse de la société industrielle. Pour cela, trois axes analytiques ont été adoptés.

Dans un premier temps, il apparaît que les bris de machines ondulent avec les rythmes saccadés de l'industrialisation, les contextes économiques et les structures productives dans lesquelles sont introduits les nouveaux procédés. En toute logique, les violences éclatent d'abord dans l'industrie textile : le coton à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle puis la laine au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Mais l'univers artisanal n'est pas exempt de conflits. Entre 1830 et 1848, la conflictuosité est vigoureuse en France mais s'atténue outre-Manche, elle décline ensuite rapidement sous le second Empire. L'étude des pérégrinations des machines et de la diversité infinie des réactions qu'elles suscitent offre un terrain d'exploration privilégié pour envisager les chemins sinueux de l'industrialisation européenne. Dans un second temps s'impose l'étude de la grammaire des résistances ouvrière, des logiques sociales et culturelles gouvernant l'action des foules. En bref, après avoir vu pourquoi certains ouvriers brisent les machines, nous tenterons de préciser comment ils les brisent, au nom de quelles idéologies et aux moyens de quels instruments. Enfin, c'est la dimension mythologique de ce phénomène qui doit être envisagée. La question est essentielle car elle commande autant les stratégies des fabricants soucieux d'améliorer la productivité du travail, la fermeté des autorités et des forces de l'ordre attentives au maintien de la paix sociale, que les discours des économistes et des observateurs sociaux désireux de comprendre les mécanismes et les effets de la croissance. Le spectre des bris de machines fut sans cesse utilisé par ces divers acteurs pour justifier leurs pratiques, obtenir des secours de l'État, ou fonder leur interprétation du nouvel ordre industriel.

44. Dans le Japon du XVII<sup>e</sup> siècle, lorsque le peigne fixe pour égrener le riz remplaça l'ancien peigne manuel utilisé par les femmes sans ressource, on lui donna le nom de « tueur de veuves » [F. SIGAUT, « Les outils et le corps », in T. PILLON, G. VIGARELLO (dir.), « Corps et techniques », *Communications*, n° 81, 2007, p. 15].

45. J. MOKYR, « The Political Economy of Technological Change: Resistance and Innovation in Economic History », in M. BERG, K. BRULAND (eds.), *Technological Revolutions in Europe, Historical Perspectives*, Londres, Edward Elgar, 1998 ; J. MOKYR, *The Gifts Of Athena: Historical Origins Of The Knowledge Economy*, Princeton (NJ), Princeton University Press, 2002, p. 264.

46. E. LABROUSSE, *L'histoire sociale, sources et méthodes*, Paris, PUF, 1967, p. 5.